

Le dimanche 19 novembre 2006



Agrandir

Une gamelle dans les mains, les enfants attendent que le repas soit servi. Dix ans d'éducation musicale n'en feront peut-être pas des virtuoses. Mais grâce à des quotas gouvernementaux qui réservent des places aux enfants de basses castes dans les universités, ils auront certainement de meilleures conditions de vie que leurs parents.

Photo Victor Diaz Lamich

## De la planche à laver au clavier d'harmonium

[Laura-Julie Perreault](#)

La Presse  
Kalkeri

Dans une hutte qui sert à la fois de salle de cours et de dortoir, les doigts de Sangeeta glissent doucement sur un vieil harmonium.

Pour l'adolescente de 14 ans, l'instrument est bien plus qu'une machine à sons. C'est une planche de salut. L'école de musique qu'elle fréquente, dans le sud de l'Inde, en peut-être fera une virtuose. Mais ce qui est presque sûr, c'est qu'elle lui permettra de sortir de la misère.

Élève de l'école de musique de Kalkeri, un pensionnat indien fondé par trois Québécois et financé par l'organisation Jeunes musiciens du monde, Sangeeta n'avait jamais entendu parler d'harmonium, de sitar ou de tablas il y a deux ans. À 12 ans, elle était trop occupée à récupérer les planchers d'une riche famille de Goa pour s'intéresser à la musique traditionnelle de son pays.

Enfant, domestique, illettrée, elle devait conduire à l'école tous les jours le fils de ses «maîtres», de quatre ans son cadet. Elle travaillait du matin au soir pour une poignée de roupies que sa mère utilisait pour nourrir ses cinq enfants.

Timide, en se remémorant son histoire, la grande adolescente joue avec le long foulard multicolore qu'elle porte par-dessus son salwar kameez rose. «Parfois, en faisant le ménage, je me demandais si j'allais faire ça toute ma vie», raconte-t-elle à voix basse.

### L'Inde, triste championne du travail des enfants

Cela aurait été dans l'ordre des choses. Plus de 35 millions d'enfants travaillent à temps plein en Inde pour aider leurs parents à joindre les deux bouts. Aides domestiques, mendiants, vendeurs de souvenirs, serveurs, employés d'ateliers exploités, ils ne fréquentent pas l'école. Une fois adultes, ils sont prisonniers de boulots payés moins de 50 cents par jour, pris au piège par la pauvreté extrême.

Triste détenteur du record mondial pour le nombre d'enfants travailleurs, l'Inde a adopté le mois dernier une loi interdisant l'embauche des enfants pour le travail domestique et dans les restaurants. Mais puisque la plupart des ententes entre parents et employeurs se font derrière des portes fermées, beaucoup craignent que la nouvelle législation ne soit qu'un vœu pieux.

### Des progrès renversants

Heureusement, Sangeeta n'a pas eu besoin de la loi pour s'en sortir. Sa mère a rencontré il y a deux ans Agathe, Mathieu et Blaise Fortier à Goa. Passionnés de l'Inde et de sa musique traditionnelle, ces trois Québécois ont fondé en 2002 l'ONG Jeunes musiciens du monde et ont mis sur pied, avec l'aide de collaborateurs indiens, une école de musique à Kalkeri, un petit village du Karnataka, dans le sud de l'Inde. En 2004, Agathe Fortier a offert un emploi aux parents de Sangeeta et une place pour leurs cinq enfants dans leur jeune institution.

Les premiers mois n'ont pas été faciles pour Sangeeta. Des enfants plus jeunes se moquaient d'elle parce qu'elle ne savait ni écrire, ni lire. «Mais tout ça a disparu quand j'ai pu écrire mon nom pour la première fois. J'étais vraiment fière», se rappelle-t-elle aujourd'hui.

Depuis son arrivée, elle trime fort. Comme tous les enfants qui fréquentent l'école de musique de Kalkeri, elle se lève six jours par semaine à 6 h 30 pour entreprendre une longue journée d'étude. La matinée est consacrée à l'apprentissage de la musique traditionnelle indienne. L'après-midi au programme académique classique. Jusqu'à 21 h le soir, les chants des filles et des garçons s'élèvent de leurs dortoirs respectifs et encensent l'air du petit campus composé d'une quinzaine de huttes faites de terre séchée et de lattes de bois.

Deux ans plus tard, les progrès de Sangeeta sont renversants. Elle se débrouille très bien en anglais : la moitié de notre rencontre se déroule dans la langue de Shakespeare. Ses professeurs lui reconnaissent aussi beaucoup de talent pour la danse et le chant. L'adolescente rêve maintenant de fréquenter un collège après la fin de ses études secondaires. Elle veut devenir professeure de danse.

### Chaque enfant, une bataille

L'histoire de Sangeeta n'est pas une exception à l'école de Kalkeri. La plupart des élèves sont issus de familles démunies, de basses castes. Dans les campagnes de l'Inde, où résident 80 % de la population du pays de 1,1 milliard d'habitants, la pauvreté est générale; l'agriculture, le principal moyen de survie. Dès leur plus jeune âge, la majorité des enfants travaillent avec leurs parents dans les champs ou avec le bétail.

Dans un tel contexte, il n'est pas facile de convaincre les parents de faire la valise de leurs enfants pour les envoyer dans un pensionnat où ils passeront près de 10 mois par année. Chaque enfant inscrit est une petite victoire. «C'est particulièrement vrai pour les filles. Les parents qui ne sont pas instruits ne comprennent pas pourquoi leurs filles devraient apprendre la musique et fréquenter l'école si c'est pour les marier plus tard», soupire Avinash Patil, directeur administratif de l'école.

Même après que les parents eurent accepté de confier leurs enfants, rien n'est joué pour le personnel de l'école. «Toutes les fois que les enfants partent en vacances, nous nous demandons si nous allons les revoir. Beaucoup travaillent pendant leurs vacances et certains parents "oublent" de les ramener», ajoute Anwar Kazi, le directeur général de l'école qui veille au grain pendant que les fondateurs de l'école sont au Québec pour amasser les fonds nécessaires à la survie de l'école.

Fréquemment, M. Kazi doit raisonner les parents qui veulent retirer leurs enfants du pensionnat ou même se rendre dans les villages les plus reculés pour en convaincre d'autres de revenir sur leur décision.

Mais Anwar Kazi, tout comme Blaise, Mathieu et Agathe Fortier, croit que le jeu en vaut la chandelle. Tous savent pertinemment que 10 ans d'éducation musicale ne feront pas de tous leurs élèves des virtuoses de l'harmonium et des tablas. Mais grâce à des quotas gouvernementaux qui réservent des places aux enfants de basses castes dans les universités et des emplois dans la fonction publique, ils ont la certitude que tous les petits qu'ils auront réussi à garder sur les bancs d'école jusqu'à l'obtention de leur diplôme auront une meilleure vie que leurs parents. Que ce soit à la tête de leur village, dans un bureau du gouvernement ou, qui sait, dans l'une des nouvelles tours vitrées des multinationales qui, tous les jours s'installent à Bangalore, Bombay, Delhi et Chennai (ancienne Madras), au cœur de la nouvelle Inde prospère.